



mars 2017

////////////////////////////////////  
***HARZ-LABOUR***  
////////////////////////////////////

miz Meurzh 2017

niverenn 15 — numéro 15







# JUSTICE ?

Comme de nombreuses personnes, nous avons été révoltés par le viol de Théo à Aulnay par quatre flics, par le tabassage et les insultes racistes qui ont suivis, ainsi que par la négation des faits par l'IGPN et le Ministère de l'Intérieur. Comme beaucoup, nous sommes révoltés mais pas étonnés, et certains qui hésitaient encore à crier leur détestation de la police ont pu être convaincus par le soutien des différents syndicats de policiers à leurs collègues (le représentants de l'un d'entre eux déclarant même que l'insulte « bamboula » est « à peu près convenable »).

Au fur et à mesure des émeutes et des manifestations, il devient difficile d'ignorer les témoignages des familles des personnes tuées par la police, ainsi que les nombreux récits qui rappellent que les violences policières ne sont pas d'exceptionnelles « bavures ». Comme l'explique par exemple Urgence notre police assassine, en plus d'être l'expression d'une République néo-coloniale<sup>1</sup>, les contrôles au faciès dans les banlieues, les insultes racistes, les humiliations et les coups sont le quotidien du maintien de l'ordre. Pour le dire comme un sociologue, l'habitude de l'humiliation vise à produire l'habitus de l'humilité. Mais nombreux sont ceux qui se révoltent, dénoncent les exactions policières ou demandent justice.

**À PROPOS DE LA NOTION DE « JUSTICE », IL Y A PLUS DE QUARANTE ANS, MICHEL FOUCAULT OBSERVAIT**

***DÉJÀ UN PARADOXE DANS SON USAGE : FONCTIONNANT COMME REVENDICATION DU CÔTÉ DES OPPRIMÉS ET COMME JUSTIFICATION DE LA PART DES OPPRESSEURS.***

C'est en effet la justice, en tant que concept, qui, chaque jour, est invoquée par l'institution du même nom lorsqu'elle condamne des manifestants et des émeutiers dans le but de rétablir l'ordre. Le même concept de justice est aussi utilisé dans les appels au calme des représentants de l'État, qui assurent que la justice sera rendue à Théo.

En parallèle, la visibilité, le caractère indubitable des violences policières et des discriminations convoque un sentiment d'injustice chez ceux qui en sont les cibles premières. Le mois dernier, après avoir dénoncé les pratiques et les mensonges des flics, des procureurs et des juges, des milliers de personnes ont affronté la police devant le tribunal de Bobigny, nombre d'entre elles criant « Justice pour Théo ». Si certains des émeutiers invoquent la justice, la solidarité effective face à la police relève d'une éthique qui sait s'opposer à la légalité, ou tout simplement l'ignorer. En lisant les appels des collectifs « Vérité et justice », regroupant les familles des victimes de crimes policiers ainsi que leurs soutiens, on comprend tout l'écart qu'il y a entre la dignité et l'indignation. Ils ne demandent à personne de s'étonner ni de s'apitoyer, ils s'organisent ; ils n'appellent pas à l'aide, ils luttent.

Comment créer les conditions de vies en se passant de la police ? C'est la question que nous posent les révoltes en cours. Les manifestations et les émeutes sont évidemment plus qu'un sursaut vital. Elles propagent les pratiques élémentaires de l'autodéfense, elles aident à surpasser la

peur, elles réduisent la police au rang de force armée d'un camp délimité. Mais elles demandent à être alimentées par d'autres moyens, et cela a déjà lieu. Samir Elyes, du Mouvement de l'Immigration et des Banlieues nous le rappelle dans une interview parue sur le site lundi.am. En parlant des réactions au meurtre d'Abdelkader Bouzian en 1997, il déclare : « On s'est organisé de la manière qui nous semblait la meilleure et celle que l'on connaissait : l'émeute. (...) Il fallait leur donner une suite en faisant de la politique dans nos quartiers par l'éducation populaire. Nos quartiers ne sont pas des déserts politiques, il y a toujours eu des luttes et des mouvements autonomes, mais toujours étouffés par les supplétifs du parti socialiste et de la droite. ». Aux États-Unis, les mouvements antiracistes partagent le mot d'ordre d'*abolition de la police*. Articulé à celui d'*abolition des prisons*, il donne une direction à toutes les pratiques quotidiennes qui cherchent à s'organiser concrètement sans la police. Ces pratiques sont aussi diverses que l'élaboration de méthodes pour régler les conflits, les gestes d'insoumissions, l'appel à « décriminaliser » la majorité des délits, ou le remplacement de la peur par une politique de l'attention et de la confiance. L'institution judiciaire, telle qu'elle existe en Occident, est la forme rigide et pleine d'exceptions trouvée pour réguler la vie en société. L'institution judiciaire que nous connaissons n'a pas toujours existé. On peut en faire l'histoire et en décrypter les mécanismes. Et l'histoire de son développement, pour la tirer à grands traits, se confond en tous points avec la lente construction, depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle, des États modernes et de leurs Empires coloniaux, de la domination de l'économie et de la gestion des marges, de la mondialisation et de la criminalisation des migrants.

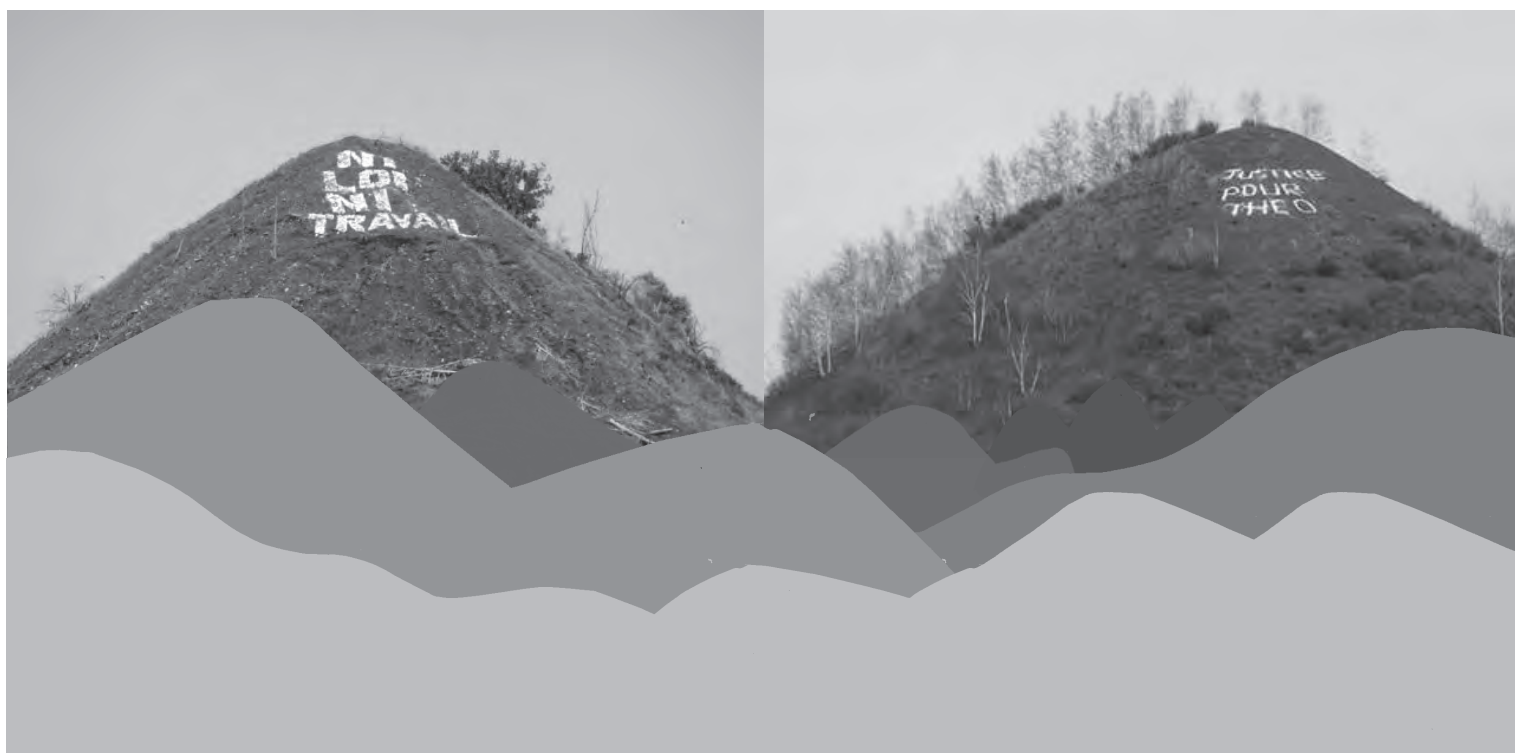
Quant à elle, la police, née à la jointure entre le XVII<sup>ème</sup> et le XVIII<sup>ème</sup> siècle, c'est-à-dire dans le sillage de la naissance de l'économie politique, a une double fonction. Elle est la courroie de transmission servant à plier nos existences aux lois, qui sans elle resteraient abstraites ; et, à l'inverse, avec toute sa brutalité et en toute illégalité, elle crée les normes utiles au bon fonctionnement de la société. Rien de contradictoire là-dedans.

***ON COMMET DONC UNE ERREUR EN CROYANT QUE LA POLICE EST AVANT TOUT RÉPRESSIVE. ELLE EST CONSTITUTIVE ET NORMATIVE, C'EST-À-DIRE QU'ELLE MODÈLE LA DIMENSION VITALE DE L'EXISTENCE POUR DONNER FORME À UN ORDRE.***

Cet ordre est cependant loin d'être irréversible. Accompagnant le discrédit de la classe politique et des institutions, la révolte suite au viol de Théo n'est pas une réaction à chaud, mais le reflet d'une profonde et salvatrice scission au sein de notre société. Que des lycées soient de nouveau bloqués à Paris et en Seine-Saint-Denis et qu'il y ait des manifestations dans toutes les villes actives contre la loi travail comme dans les quartiers populaires sont des signes des plus encourageants, tout comme l'appel à la convergence lancé par les familles de personnes tuées par la police. En-deçà des discours, malgré la segmentation du corps social et les assignations opérées par le pouvoir, il existe en différents endroits une même irréductibilité dans des pratiques de défense et de défiance envers la police. Ce sont les prémices pour que des réalités se rencontrent et deviennent explosives.

Alors que de nombreux manifestants se rappellent les plaies ou les mutilations qui furent le prix des tentatives de maintien de l'ordre au printemps dernier, au moment même où vient d'être votée l'extension de l'immunité des policiers qui utilisent leurs armes à feu, il est de plus en plus important que se rassemblent tous ceux pour qui le fait de se retrouver face à la police évoque tout sauf un sentiment de sécurité. Pour cette raison, nous appelons à se rendre en masse à Paris le 19 mars, à l'occasion de la marche pour la justice et la dignité, initiée par les familles de personnes tuées par la police ainsi que par leurs soutiens.

1. À titre d'exemple, rappelons que la BAC est à la fois le prolongement de la Brigade nord-africaine, chargée dans les années 30 de rafler les immigrés pour les fichier, et de la Brigade des Agressions et des Violences créée en 1953 pour traquer les indépendantistes algériens dans les bidonvilles.









COMMANDEUR  
Jean Albany

*Commandeur oh ! té commandeur  
Attend' ein pé nous n'y attend  
Va v'nir le temps va v'nir le temps  
N'aura pli la race commandeurs...*

Commandeur cass' pas ton chabouc  
Ti tap' à moin ti fais ton blanc  
Ton gueul' l'est comme ein gros babouc  
Poique à moin té lé ressemblant...

*Commandeur oh ! té commandeur  
Attend' ein pé nous n'y attend  
Va v'nir le temps va v'nir le temps  
N'aura pli la race commandeurs...*

Mon dos y brûle comm' d' si piment  
Avec de sel zot l'a frotté  
Adié z'angoune ! eh ! mon z'enfants  
D'sus l'échelle moin l'est garroté...

*Commandeur oh ! té commandeur  
Attend' ein pé nous n'y attend  
Va v'nir le temps va v'nir le temps  
N'aura pli la race commandeurs...*

Café l'est rouge d'sus l'argamasse  
Mon femm' l'a pi cab' lève calou  
Z'enfants zot y guett' dand' cal'basse  
Si n'a d'manioc la viand' pou' nous...

*Commandeur oh ! té commandeur  
Attend' ein pé nous n'y attend  
Va v'nir le temps va v'nir le temps  
N'aura pli la race commandeurs...*

Mon zié l'est sec à force pleurer  
Commandeur ral' fort ton z'oreil  
Marrons dand' Cirque y veille soleil  
Pou'batt' tambour la liberté...

*Commandeur oh ! té commandeur  
Attend' ein pé nous n'y attend  
Va v'nir le temps va v'nir le temps  
N'aura pli la race commandeurs...*

La poud' fusils là va péter  
Lé sûr qu'no va dans' maloya  
Dou lait dou miel pou' nous ouaie ah !  
Là dand' nout rond no va chanter...



# VIOL ACCIDENTEL

Oui, les keufs ont violé Théo. Il n'est nul besoin de définition juridique pour que les faits s'imposent comme ceux d'un viol. Et toutes les périphrases sur « les actes de torture », « les actes ignominieux » sont autant de manières de ne pas vraiment dire ce qu'il s'est passé, de nier l'évidence : la BST d'Aulnay a violé un jeune homme noir et l'a insulté de « bamboula » et de « fiotte ». Il ne s'agit pas plus d'une bavure que d'un acte isolé, simplement de la réalité du maintien de l'ordre. Les témoignages des violences sexuelles commises par les flics sont nombreux : des viols en réunion de travailleuses du sexe au viol d'une touriste au Quai des Orfèvres, de ces dizaines de mineurs violés par une brigade de la BAC parisienne au viol commis par des policiers municipaux à Drancy qui nous rappelle furieusement l'histoire de Théo. À cette longue litanie s'ajoute le sexisme ordinaire que toutes celles qui ont eu un jour affaire à la police connaissent trop bien, des insultes aux fouilles de meufs par des hommes qui se transforment en séance de pelotage, de ces souvenirs d'humiliation en GAV à ces commentaires sur le physique et la moralité de la meuf qui porte plainte pour viol.

Théo rejoint ainsi la liste des dizaines de victimes de violences policières. Tous ces crimes ont en commun leur dimension majoritairement raciste et leur volonté de s'arroger un pouvoir sur les vies et sur les corps ; mais le viol, en tant que violence sexuelle, a une spécificité qu'il est difficile de nier.

***L'ACTE DE VIOL EST LA VOLONTÉ DU VIOLEUR D'AFFIRMER SA PUISSANCE ABSOLUE SUR L'IMPUISSANCE DE SA VICTIME ET LA « JOUISSANCE DE L'ANNULATION DE L'AUTRE, DE SA PAROLE, DE SA VOLONTÉ, DE SON INTÉGRITÉ. »*** VIRGINIE DESPENTES, *KING KONG THEORY*

Les viols ne sont ni des actes individuels, singuliers ou isolés, ils sont des rapports sociaux et politiques en ce qu'ils participent de l'incorporation des relations de pouvoir. Il s'agit de pénétrer les corps pour marquer leur vulnérabilité. Peu importe que les keufs aient pris ou non un quelconque plaisir sexuel à violer Théo et peu importe qu'ils aient utilisé une matraque plutôt que leurs sexes ; en violant Théo, ils ne cherchaient qu'à l'humilier et le détruire. Le viol de Théo n'est évidemment pas plus « accidentel » que celui de Drancy n'est « sans intention de violer », ils sont les outils politiques par lesquels la police prétend exercer son pouvoir sur les corps indésirables.

En témoignant à visage découvert et en dénonçant les keufs, Théo défie l'institution qui a voulu le soumettre. Par le viol, les keufs cherchent à réduire leur victime au silence. En effet, s'il est difficile pour une femme d'assumer un viol, ça l'est encore plus pour un homme. Clairement, pour les flics, il s'agissait d'attaquer la virilité supposée agressive de leurs victimes. Dans les processus de racialisation contemporains, c'est tout un imaginaire autour du « virilisme des garçons noirs et arabes » qui a été projeté et déployé. Dans les médias et les discours politiques, les hommes noirs et arabes de quartiers sont renvoyés à une masculinité stéréotypée,

violente et dangereuse, qu'il s'agirait de dompter. Cette masculinité racialisée supposément menaçante est au cœur de discours et de dispositifs de pouvoir, qui, s'ils existent depuis l'esclavage et la colonisation, ont évolué avec le temps. Les maîtres blancs castraient publiquement leurs esclaves noirs, les colons français dévoilaient publiquement les femmes algériennes en supposant concurrencer le pouvoir des hommes algériens ; aujourd'hui le viol de Théo par la police et les insultes racistes et homophobes qui l'ont accompagné — dans un système où l'honneur se pense toujours au masculin et où la virilité est un symbole de pouvoir — sont l'affirmation à l'extrême de cette volonté raciste d'humilier l'autre pour affirmer sa supériorité sur lui.

Peu importe que Théo soit un « honnête citoyen » ou un « méchant dealer », les flics s'en foutaient et nous aussi. Dans les yeux des flics, Théo n'était qu'un mec noir, qui a eu l'outrecuidance de s'opposer publiquement à un contrôle musclé. La sanction en a été immédiate et publique. Ce qui se passait jusqu'alors dans les voitures de flics ou les cellules des commissariats a soudainement fait irruption dans la rue, sous les yeux de dizaines d'habitants du quartier pour paraphraser les journalistes. Même si on se doute que les keufs se seraient bien passés de la médiatisation qui s'en est suivie, le caractère public de l'agression était un message clair envoyé à tout le quartier. Cette volonté policière de marquer son pouvoir n'est que la continuation de la guerre sourde qui se livre continuellement contre les quartiers depuis des décennies.

***LE RACISME D'ÉTAT, EN CE QU'IL EST « UN RACISME QU'UNE SOCIÉTÉ VA EXERCER SUR ELLE-MÊME, SUR SES PROPRES ÉLÉMENTS, SUR SES PROPRES PRODUITS ; UN RACISME INTERNE, CELUI DE LA PURIFICATION PERMANENTE » CONSTITUE « L'UNE DES DIMENSIONS FONDAMENTALES DE LA NORMALISATION SOCIALE. »***

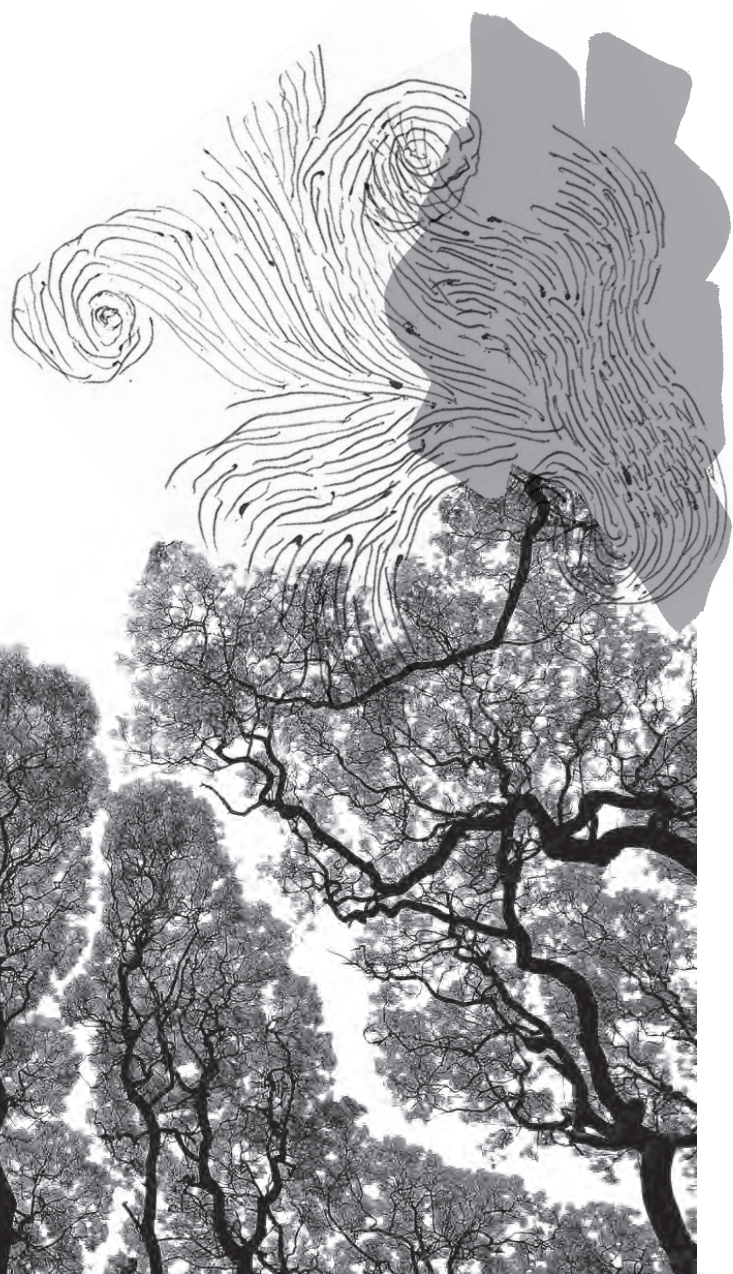
MICHEL FOUCAULT, *IL FAUT DÉFENDRE LA SOCIÉTÉ*

La guerre contre les quartiers, contre les noirs et les arabes qui y vivent ou qu'on assimile à ces espaces, en imbriquant logique sociale et logique raciale, est une manière, par la création d'ennemis à vaincre, de justifier l'existence de dispositifs de pouvoir que l'antiterrorisme va venir renforcer en alourdissant le sentiment de menace. La racialisation est cette tentative d'unifier un « nous » en définissant une altérité radicale constitutive d'un système de relations qui structurent le monde social. Si la racialisation n'est pas l'unique moteur des processus de différenciations, et que les possibilités de discriminer l'ennemi sont infinies selon les situations, elle est, comme l'explique Fanon, ce qui rend possible la hiérarchisation sociale.

Ainsi, le racisme structurel, à travers les processus de racialisation, crée des catégories de personnes considérées comme inférieures sur lesquelles peuvent s'exercer à la fois un pouvoir sur la vie comme nous le rappelle le meurtre récent d'Adama, et un pouvoir sur les corps comme nous le montre le viol de Théo. Simultanément, dans les quartiers, le maintien de l'ordre se fait toujours plus pesant, de l'armement militaire des flics à la création de la BST. Les « plans de rénovation urbaine » se succèdent, s'accompagnant de déplacement de populations pour mieux



briser les solidarités existantes et éviter que le feu de 2005 ne reprenne. La volonté d'étouffer toute velléité de révolte est clairement assumée par les gardiens de l'ordre, des travailleurs sociaux aux flics. Si le viol de Théo a été rendu possible par ces logiques combinées, il a aussi été l'étincelle qui a fait repartir un feu qui ne s'était jamais éteint. Malgré le durcissement des dispositifs de maintien de l'ordre, les multiples résistances quotidiennes continuaient de s'exprimer, que ce soit dans les sifflements pour prévenir de l'arrivée des flics dans le quartier, dans le refus de baisser les yeux lors d'un contrôle, dans les caillassages de voitures de keufs ou de pompiers, etc. Tous ces multiples refus de la soumission se sont rencontrés dans les émeutes. Que ce soit dans des quartiers privés d'éclairage public, devant le tribunal de Bobigny ou dans les lycées, toutes ces résistances se sont faites collectives et ont déployé toute leur force.



**« De mes yeux je n'avais jamais vu de tels affrontements ; eux non plus. À 28 ans, je fais déjà partie de la vieille génération. J'étais là parmi eux, mais prête à fuir au moindre lancer de gaz ou tir de flashball. Ils avaient entre 13 ans et 20 ans, je reconnaissais certains d'entre eux, des jeunes de ma cité que j'ai vu grandir. C'était, pour beaucoup, leur première expression politique. Elle était pure, à l'état brut. Ils ne s'étaient pas préparés à cette bataille, aucune coordination, jusqu'à leurs vêtements inadaptés à cette guérilla urbaine. J'étais tout près d'eux et à des années-lumière à la fois. Je tenais à rester présente pour témoigner et par fraternité. Eux, ils avaient tous moins de 20 ans, quasiment que des hommes, et pour la majorité très précaires. Mes frères. Ils sont beaux. Et je craignais pour eux. Morte d'inquiétude. À la fois fière et triste. »**  
*Aya Ramadan, membre du PIR*



NA  
372  
023



Les mouchards arrivaient sur lui, gagnés à leur tour par un étrange malaise. Ils ralentirent le pas. À la hauteur de Miro qui les dévisageait durement, ils parlèrent très fort d'une Conchita, en regardant ailleurs. Miro les suivit. Les chasseurs se sentirent

chassés. On avait, ce jour-là, trouvé au centre de la ville, à cent mètres du café espagnol, un indicateur, la tête trouée de part en part. De vilains frissons leur hérissaient la nuque quand le pas mesuré de Miro semblait rejoindre le leur. Miro nous raconta le soir cette poursuite, avec des rires de gamin espiègle.

— À la fin, je t'assure qu'ils avaient envie de prendre les jambes à leur cou. Ils se retournaient tous les cinq mètres. Je faisais une gueule terrible, pour ne pas pouffer, tu saisis. L'un entre chez un marchand de tabac. L'autre s'arrête à la devanture. Moi aussi. Nous nous guignons du coin de l'œil. Il s'enhardit: « Monsieur... — Quoi? — Monsieur, faut pas nous en vouloir... (Ah, cette tête à gifles de chien battu! Vrai, je ne lui en voulais plus.) C'est un sale métier que le nôtre. Mais j'ai trois enfants. Trois filles, monsieur. Maria, Concha, Luisa (il m'a dit les noms et je les ai retenus, c'est ça le plus fort), sept, huit, neuf ans. Et une balle dans la cuisse, monsieur, rapportée du Riff. Et pas de métier. Mais je suis sympathisant (il a dit « sympathisant »!), croyez-moi. Et si vos affaires tournent bien, retenez mon nom, vous avez un ami à la 2<sup>e</sup> brigade: Jacinto Palomas, Pa-lo-mas. Dites-le au señor Dario, que nous estimons tous, car c'est un orateur re-mar-qua-ble! »